

arrivée, le maître de l'auberge entre chez moi pour me dire que ce général est prêt à me recevoir, et qu'il se fera un plaisir de m'accorder l'entretien que je lui ai demandé. Dans mon étonnement, ma réponse fut d'abord qu'on allât dire qu'il y avait erreur; puis, réfléchissant tout à coup que c'était peut-être une circonstance heureuse ménagée par le Ciel, je courus après l'homme qui exécutait déjà sa commission, et de la porte j'expliquai moi-même qu'il y avait méprise sans doute, puisque je n'avais pas eu l'honneur de demander une pareille faveur. Sur quoi le général courant à moi comme pour me retenir, et renvoyant ses aides-de-camp, il me dit avec grâce et politesse que, méprise ou autrement, il allait se trouver heureux de cette occasion de faire connaissance et de causer avec moi, et nous eûmes en effet une conversation fort longue, et toute, comme on peut le croire, sur Sainte-Hélène.

Je n'étais venu à Francfort que pour faire déposer authentiquement toutes mes pièces à chacune des légations respectives. Cette opération finie je retournai promptement à Manheim, toujours

pour échapper au mouvement et aux intrigues de Francfort, où plusieurs ne manquèrent pas de m'offrir auprès du congrès, des services qu'ils disaient pouvoir être très-importans, me proposant d'y être des agens très-chauds de mon affaire, ce qu'il m'eût fallu comme de raison, payer très-cher, et l'on a vu que j'avais à peine de quoi pourvoir aux premiers besoins de celui pour les intérêts chanceux duquel on me demandait de grosses sommes; mais pendant la durée du congrès, et en attendant quelque décision favorable des souverains, il devait me parvenir, jusque dans ma solitude de Manheim, des preuves nouvelles de la méchanceté de sir Hudson Lowe et des mauvais traitemens qu'il continuait d'exercer sur ses victimes; je fus déterré à Manheim par un malheureux maître canonnier d'un vaisseau de la compagnie des Indes, et il me parvint un gros paquet du général Bertrand.

On trouve assez au long dans monsieur O'Méara, l'histoire de ce maître canonnier, et toutes les vexations qu'il éprouva de la part du Gouverneur et de ses confidens, pour avoir été porteur d'un buste du jeune Napoléon, dont il espérait tirer

quelque bénéfice en en faisant hommage à Longwood. Ce buste, que l'on avait voulu d'abord faire jeter à la mer, puis essayer d'en déguiser l'existence en l'enlevant, sous le prétexte d'en faire présent même à Napoléon, fut enfin, par la force de la voix et de l'indignation publiques, envoyé en effet à Longwood, et le comte Bertrand fit passer au canonier, tant pour la valeur du buste que pour l'indemniser des vexations et des pertes qu'il lui avait causées, une des lettres de change que je lui avais laissées en partant, de la valeur de trois cent louis : le comte Bertrand, en la lui adressant, le pria de vouloir bien lui en accuser réception ; mais ce pauvre homme, loin d'avoir pu accuser une telle réception, n'avait même pas eu connaissance de la lettre du comte Bertrand. Il avait dû continuer sa route vers l'Inde, après le don de son buste, avec la seule annonce verbale de sir Hudson Lowe, « Que les gens de Longwood lui avaient » destiné quelque gratification, et qu'on » lui en donnerait connaissance avec le » temps. » Au retour de l'Inde, il fut interdit au malheureux, tout le temps de sa relâche à Sainte-Hélène, de des-

prendre à terre, et l'on se contenta de lui dire encore que ce dont on lui avait parlé concernant ses intérêts se trouverait à Londres à l'Amirauté. Arrivé en Angleterre, ses recherches lui procurèrent en effet la lettre de change de trois cents louis : c'était la première connaissance qu'il en avait ; mais plus de dix-huit mois s'étaient écoulés : les personnes sur qui elle était tirée n'avaient plus les fonds nécessaires, et il lui fallut quitter Londres avec la persuasion et la douleur d'avoir perdu et son buste et son argent. C'était un habitant de la Dalmatie, retournant dans son pays par la voie de Trieste ; il traversait tristement l'Allemagne, lorsque, par le plus grand des hasards, il apprit à Francfort qu'il trouverait à Manheim le signataire de sa lettre de change : il m'arriva, et sa joie fut vive, et ses malédictions contre sir Hudson abondantes, en recevant un argent qui lui composait désormais une petite fortune, disait-il, et ferait le bonheur de sa vie.

Quant au gros paquet que je reçus aussi, vers ce même temps, du Grand-Maréchal, il se composait d'une longue lettre de lui, écrite par ordre de l'Em-

peureur, et de diverses pièces authentiques venues en dehors de la voie régulière. Mais, à mon grand étonnement, le même jour où il me parvenait, j'en lisais le contenu dans les papiers belges, tiré et retraduit des journaux anglais. Devinant les intentions de Longwood, je ne m'empressai pas moins d'en envoyer officiellement copie à lord Liverpool, ainsi qu'on va le voir : j'insère ici toutes ces pièces, parce que la lettre du comte Bertrand reprenant avec quelques détails les mauvais traitemens éprouvés par l'Empereur depuis l'instant où je l'avais quitté, procure au lecteur dix-huit mois de plus de l'historique de Longwood ; et puis quelques-unes des pièces portent des apostilles de la main même de Napoléon, et sont trop remarquables pour être passées sous silence.

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A LORD
LIVERPOOL.

« Milord, — Je reçois à l'instant une
» longue lettre du comte Bertrand, et
» le même courrier, à mon grand éton-
» nement, me la montre imprimée dans
» le *Vrai Libéral* de Bruxelles, retra-

» duite du *Morning Chronicle* de Londres.

» Dire à Votre Seigneurie comment
» cela est arrivé, c'est hors de mon pou-
» voir ; mais l'assurer que c'est à mon
» grand regret et sans ma participation,
» est la vérité.

» Je ne m'explique qu'en me disant
» qu'un de vos compatriotes n'aura voulu
» se charger de ce paquet de Longwood
» qu'autant qu'il lui aura été donné ou-
» vert, et qu'il lui sera demeuré prouvé
» qu'il intéressait l'honneur de son pays.
» Arrivé à Londres, il en aura tout à la
» fois donné connaissance au public, et
» me l'aura expédié.

» Milord, si, d'après mes constantes
» sollicitations, j'avais obtenu la faveur
» de résider en Angleterre, il n'en eût
» pas été de même. Persuadé, ainsi que
» le comte Bertrand semble le soupçon-
» ner, que les vexations atroces et les
» détails odieux qu'on accumule jour-
» nellement à Longwood peuvent être
» étrangers et inconnus à l'administra-
» tion, c'est à vous, Milord, qui présidez
» cette administration, et à vous seul,
» que j'eusse accouru d'abord donner
» connaissance de ces torts inouis, vous
» fournissant ainsi les moyens, et vous

» laissant le mérite de les redresser vous-
» même.

» Je supplie Votre Seigneurie de croire
» que ce n'eût été qu'après avoir épuisé
» vainement tout ce que les formes, la
» bienséance et les hiérarchies comman-
» dent, que je me serais abandonné au
» parti extrême de recourir enfin à l'o-
» pinion publique, qui, elle-même, se
» plaît à n'accueillir et à ne se prononcer
» qu'en dernier ressort.

» J'en ai donné la preuve, Milord,
» lorsque après dix mois d'un silence ab-
» solu de lord Bathurst aux divers griefs
» dont j'avais eu l'honneur de lui deman-
» der le redressement, leur publicité eût
» été au moins excusable, et que pour-
» tant je n'y ai cédé encore que lorsque
» les expressions déplacées d'un membre
» de vos communes sont venues le rendre
» indispensable.

» J'en ai donné la preuve, Milord,
» dans les vives instances hasardées par
» l'impulsion de mon cœur à Aix-la-Cha-
» pelle, en transmettant soigneusement
» à lord Castlereagh même copie des sol-
» licitations et des griefs que je déposais
» respectueusement aux pieds des hauts
» souverains.

» Enfin, c'est pour vous en donner,
» autant qu'il reste en moi, une nouvelle
» preuve, Milord, que je fais copier à la
» hâte la lettre du comte Bertrand, afin
» que vous puissiez en avoir une con-
» naissance authentique, directe, et la
» placer sous les yeux de S. A. R. le
» Prince-Régent.

» Milord, demeuré victime des souf-
» frances physiques infligées par l'insa-
» lubrité de Sainte-Hélène, aussi bien
» que des peines morales dont on a ac-
» compagné ma séparation, l'état déplo-
» rable de ma santé, qui me fait interdire
» par la faculté tout travail quelconque,
» ne me permet pas de rien ajouter à la
» lettre que j'ai l'honneur de vous faire
» transcrire. D'ailleurs, quel commen-
» taire pourrait égaler les seuls faits
» qu'elle présentera à vos regards!

» J'ai l'honneur d'être avec la plus
» haute considération, Milord, etc.

» P. S. Milord, après m'être adressé
» à Votre Seigneurie pour les intérêts
» d'une importance si haute et si sacrée,
» me sera-t-il permis de profiter de cette
» occasion toute naturelle pour descen-
» dre avec vous à des objets qui me sont
» purement personnels?

» Ne dois-je espérer aucun redresse-
 » ment, obtenir aucune réponse concer-
 » nant les griefs nombreux sur lesquels
 » j'ai fait entendre mes plaintes? Dois-je
 » surtout demeurer privé des papiers
 » qu'on me retient à Sainte-Hélène de-
 » puis deux ans, en dépit de mes nom-
 » breuses protestations à sir Hudson Lowe
 » lui-même; malgré la lettre que j'ai eu
 » l'honneur d'adresser, pour cet objet,
 » du Cap, à S. A. R. le Prince-Régent;
 » celle que j'ai écrite, au même sujet,
 » du même lieu, à un de vos collègues;
 » enfin celle que j'ai adressée de Franc-
 » fort à lord Bathurst?

» Ce silence constant et absolu à des
 » demandes si justes et si réitérées, se-
 » rait il un déni formel de justice? Je ne
 » saurais le croire, Milord; j'ai été élevé
 » à connaître la force, la supériorité de
 » vos lois, à savoir le respect que chacun
 » de vous est tenu de leur porter, quel
 » que soit son rang ou son poste. Je pré-
 » fère penser que la faute en est à moi,
 » qui ne sais point m'y prendre, et man-
 » que peut être aux formes exigées; mais,
 » dans ce cas encore, Milord, ne serait-
 » il pas convenable, juste, délicat de me
 » les faire connaître, ou même d'y sup-

» pléer. Milord, je l'invoque de votre
 » générosité. Ces papiers, que dans le
 » temps j'ai laissé parcourir à sir Hudson
 » Lowe, sont d'une considération tout à
 » fait étrangère à la réclusion qui vous
 » occupe : ils ne sauraient, sous ce rap-
 » port, vous être d'aucune importance;
 » mais à moi, ils sont chers et précieux
 » au-delà de toute expression. »

LETTRE DU COMTE BERTRAND AU COMTE
 DE LAS CASES.

Longwood, 18 janvier 1818.

» J'ai reçu le sept juin, mon cher Las
 » Cases, la lettre que vous m'avez fait
 » l'honneur de m'écrire le quinze janvier
 » dernier, et depuis j'ai reçu, le treize
 » de ce mois, celles des quinze février,
 » quinze mars et quinze avril *, que j'ai
 » communiquées, et qui ont décidé l'Em-
 » pereur à me dire de vous écrire. J'ai
 » reçu, il y a quatre mois, une caisse de
 » livres et de brochures qui m'était adre-
 » sée par M. Goulburn, et depuis une
 » offre extrêmement obligeante d'en-
 » voyer un tableau qui se trouvait dans

* Voyez plus bas, page 472 et suivantes,
 copie de ces lettres.

» la chambre de Saint-Cloud, relatif au
 » baptême du petit Napoléon : M. Henri
 » Goulburn avait eu la complaisance de
 » débattre le prix de ce tableau avec le
 » propriétaire, et d'en réduire le prix à
 » moitié. On n'a pas voulu répondre à
 » cette offre, parce que cela a paru tel-
 » lement contraster avec ce qui se pas-
 » sait ici, qu'on l'a prise pour une dé-
 » marche tenant à des discussions parle-
 » mentaires, à peu près comme celles
 » relatives à la maison de bois. Cependant
 » l'honnête procédé qu'on a tenu à votre
 » égard, et tout ce que vous me dites
 » dans votre dernière lettre * me frappe
 » si vivement !..... Serait-il possible que
 » les horribles vexations que nous éprou-
 » vons ne fussent pas faites de l'aveu du
 » gouvernement anglais, et que l'Empe-
 » reur mourût ici victime de la haine
 » particulière du Gouverneur ! Les gou-
 » vernemens et les princes peuvent si
 » facilement être trompés, que, dans ce
 » doute, je vous écris cette lettre.

* L'expérience semble n'avoir que trop prouvé
 qu'il y avait plus de connaissance des hommes
 à Longwood, que dans le correspondant de
 Francfort.

» Les choses sont bien changées de-
 » puis votre départ, en l'année 1817, et
 » celle-ci, 1818. Les vexations envers
 » l'Empereur sont devenues telles, qu'on
 » doit les caractériser d'un attentat contre
 » sa vie. Vous allez en juger par le dé-
 » tail : il ne se peut que vous n'ayiez lu,
 » dans les journaux du mois de mars,
 » des observations sur le discours de lord
 » Bathurst; mais depuis, les choses ont
 » bien empiré, et la haine du gouverneur
 » de ce pays n'a plus connu de bornes.

» Quand vous êtes parti, l'Empereur
 » avait renoncé à monter à cheval, pour
 » se soustraire aux pièges et aux insultes
 » dont on voulait le rendre l'objet en le
 » faisant insulter par les sentinelles. De-
 » puis, il a dû se priver même de la pro-
 » menade à pied, pour éviter les mêmes
 » inconvéniens. Pendant les mois de mars
 » et d'avril, l'Empereur sortait quelque-
 » fois pour venir chez ma femme, et
 » quelquefois aussi il s'asseyait à cin-
 » quante pas de la maison, sur le banc
 » que vous connaissez, où il restait une
 » demi-heure ou une heure. On a trouvé
 » le moyen de l'en empêcher et de l'o-
 » bliger à ne plus sortir de la chambre.
 » On savait que cela n'était pas très-dif-

» facile : on mit pour jardinier un soldat
 » du 66^e ; on avait stationné chez moi un
 » sergent d'ouvriers, l'un et l'autre fort
 » utiles à la maison, soit pour ôter quel-
 » ques mauvaises herbes qui pouvaient
 » empester l'air (car aucun jardin n'est
 » possible dans cette localité), soit pour
 » raccommoder la maison, qui est en
 » ruines et fait eau à chaque pluie. Cela
 » paraît fort raisonnable. Mais le Gou-
 » verneur a investi ces deux soldats du
 » droit d'arrêter qui leur plaît, aux portes
 » mêmes et sous les fenêtres de l'Empe-
 » reur. Dès ce moment, il n'est plus
 » sorti, et voilà plus de cent jours qu'il
 » n'a pas même mis la tête à la fenêtre.
 » Ce climat, ce défaut absolu d'exer-
 » cice, cette mauvaise habitation ont
 » affecté sa santé de manière que vous
 » ne le reconnâtriez plus. Depuis la fin
 » de septembre 1817, il a eu les premiers
 » symptômes d'une hépatalgie chroni-
 » que, que vous savez être mortelle en
 » ce pays. Il avait pour le soigner le bon
 » O'Méara, en qui vous savez qu'il a con-
 » fiance. Sir Hudson Lowe, dans le mois
 » d'avril, au moment où ce médecin lui
 » était le plus nécessaire, l'a forcé de
 » donner sa démission; voulant lui im-

» poser M. Baxter, que vous connaissez,
 » l'Empereur a refusé de voir aucun mé-
 » decin. Il a été, depuis le dix avril jus-
 » qu'au dix mai, sans médecin, et enfin
 » les commissaires russe et autrichien
 » qui étaient ici, indignés, ont fait con-
 » naître au Gouverneur que si, dans cette
 » circonstance, l'Empereur mourait, eux-
 » mêmes ne sauraient que dire, si l'opi-
 » nion se répandait en Europe qu'il avait
 » été assassiné. Il paraît que cela a décidé
 » le Gouverneur à restituer le médecin ;
 » mais il n'est sorte de mauvais traite-
 » mens qu'il ne lui ait fait éprouver. Ils
 » ont voulu le faire chasser de la table
 » des officiers du 66^e, et ces braves mili-
 » taires n'ayant pas voulu participer à un
 » acte aussi arbitraire, il a fait donner
 » lui-même l'ordre par le colonel à ce
 » médecin de cesser de manger avec ses
 » officiers. Il a écrit à Londres, et il est
 » probable qu'on chassera ce médecin.
 » L'Empereur n'en recevra aucun autre ;
 » et si le Prince-Régent ou le lord Liver-
 » pool ne prennent pas connaissance de
 » ce fait, il mourra ici de maladie, même
 » privé de l'assistance de son médecin.
 » Cependant l'Empereur est très-malade ;
 » depuis deux mois il se lève à onze heures

» du matin, et se recouche à deux heures.
 » Il eut, il y a peu de jours, une crise
 » très-violente, produite par le mercure
 » que le docteur O' Méara lui fait pren-
 » dre : cela lui était indiqué pour le mal
 » de foie. Le docteur O' Méara, fort ef-
 » frayé de sa responsabilité, me proposa
 » de faire appeler M. Baxter et le chirur-
 » gien du *Conquérant*. Ce sont les deux
 » premiers médecins de ce pays. Vous
 » savez la répugnance que l'Empereur
 » avait contre M. Baxter, fondée sur ce
 » qu'il était un ancien chirurgien-major
 » du bataillon italien que commandait
 » sir Hudson Lowe. Cette répugnance
 » depuis s'est fort accrue, parce qu'il
 » s'est prêté depuis le mois d'octobre
 » 1817 jusqu'au mois de mars 1818, à
 » rédiger des bulletins pleins de faus-
 » sés, et qui ont trompé son gouverne-
 » ment et l'Europe. Mais il ne vit pas
 » d'inconvénient, quoiqu'il s'en souciât
 » peu, à ce qu'on appelât le sieur Stokoe,
 » qui effectivement vint à Longwood le
 » même jour à trois heures après midi ;
 » mais ne voulut pas entrer chez l'Em-
 » pereur, considérant sa responsabilité
 » comme compromise, et en danger de
 » perdre une place qu'il avait acquise par

» quarante ans de service. Cela me parut
 » si extraordinaire, que je ne voulus pas
 » le croire. Je le vis, il me témoigna ses
 » regrets, car c'est un homme qui est
 » fort respectable : cela s'expliqua très-
 » facilement ; c'était une insinuation qui
 » lui avait été faite comme au sieur Cole,
 » banquier que vous connaissez, avec qui
 » j'avais quelque compte d'argent à ré-
 » gler, que je fis appeler chez moi, et
 » qui, en arrivant, me déclara qu'il ne
 » pouvait me parler qu'en présence de
 » l'officier d'ordonnance, parce que, sans
 » cela, il serait perdu. Comme de raison
 » je m'y suis refusé. La même chose est
 » arrivée, il y a peu de jours, avec le
 » sieur Fowler, arrivé d'Angleterre, avec
 » qui j'avais un compte à régler pour
 » quelques centaines de livres sterl. d'ob-
 » jets d'habillement qu'on avait fait faire
 » à Londres. Il est vrai que vous ne con-
 » naissez pas la position où nous nous
 » trouvons aujourd'hui, qui ne peut
 » en rien se comparer à celle où nous
 » étions de votre temps. Mais alors même
 » elle était vexatoire, et vous connaissez
 » assez ce prince pour que vous eussiez
 » dû vous opposer à ce qu'aucune per-
 » sonne de la famille de l'Empereur ne

» vint ici. Le spectacle des humiliations,
 » des vexations, de la haine auxquelles
 » il est en proie, lui serait tout à fait
 » insoutenable, si sa mère ou quelqu'un
 » de ses frères venait à le partager. Même
 » le comte de Montholon et moi, qui
 » sommes seuls aujourd'hui auprès de
 » lui, il nous a plusieurs fois engagés à
 » partir, à nous soustraire à un pareil
 » traitement, et à le laisser seul; que son
 » agonie en serait moins amère, s'il ne
 » nous en voyait pas les victimes. Depuis
 » long-temps, vous savez que les officiers
 » ne venaient plus chez moi; mais sur la
 » route, quand nous les rencontrions,
 » ils avaient l'honnêteté de causer avec
 » ma femme : ils en ont eu la défense,
 » non par écrit, mais par insinuation; de
 » sorte qu'il est arrivé plusieurs fois que
 » ces officiers, nous apercevant, se sont
 » détournés de la route.

» Les choses en sont venues au point
 » que le linge sale reste plusieurs jours
 » à être visité par le capitaine d'ordon-
 » nance, et quelquefois par l'état-major,
 » scène fort indécente et fort déshono-
 » rante pour eux; mais qui n'a pour but
 » que l'outrage et l'insulte.

» Au mois de juin 1816, un store-ship,

» vaisseau magasin, apporta un buste de
 » marbre du petit Napoléon. Sir Hudson
 » Lowe lui fit donner l'ordre de le jeter à
 » l'eau. Il l'a depuis nié; mais nous en avons
 » l'attestation juridique; car cet acte a ré-
 » volté et ladi Malcolm, qui était encore
 » dans ce pays, et tous les capitaines du
 » store-ship qui s'y trouvaient alors.

» Depuis, en février dernier, le store-
 » ship *le Cambridge* a apporté deux gra-
 » vures du petit Napoléon, qu'il avait
 » achetées sur les quais de Londres. Sir
 » Hudson Lowe les a fait acheter, en
 » disant que c'était pour en faire présent
 » au père, et lorsqu'un mois après les
 » officiers de ce bâtiment ont appris que
 » c'était au contraire pour les lui sous-
 » traire, ils n'ont pu dissimuler leur in-
 » dignation qu'un pareil trait fût fait par
 » un Anglais.

» Toute cette conduite du Gouverneur
 » ne peut pas être ignorée du gouverne-
 » ment britannique. Si on s'est fait répé-
 » ter, à Londres, par lord Amherst, ce
 » que lui a dit l'Empereur; si on a inter-
 » rogé le capitaine Popleton, qui a été
 » deux ans officier d'ordonnance, et que
 » vous connaissez; si on a interrogé le
 » colonel Nichols du 66^e; si on a inter-

» rogé le colonel Fehrzen du 53^e, et tant
 » d'autres, on a dû connaître quels ont
 » été les indignes traitemens qu'on se
 » permet ici.

» S'il est des ennemis de l'Empereur en
 » Europe qui eussent approuvé le gou-
 » vernement anglais s'il l'eût fait périr
 » ouvertement et publiquement à bord
 » du *Bellerophon*, il n'en est aucun qui
 » un jour ne couvre d'imprécations et
 » d'opprobre, et ne désavoue ceux qui
 » le font périr d'une manière aussi lâche.

» Comment concilier tout cela avec ce
 » que vous m'écrivez? Peut-être par une
 » correspondance astucieuse, pleine de
 » faussetés et tissée avec adresse. Toute-
 » fois, nous avons fait nos plaintes depuis
 » deux ans, assez ouvertement, et on
 » doit être instruit à Londres de la con-
 » duite criminelle qu'on tient ici.

» Vous serez étonné que je vous parle
 » des commissaires Français, Autrichien
 » et Russe qui sont ici. Pendant que
 » vous y étiez, nous ne les avons jamais
 » vus. Aujourd'hui ils n'ont pas vu l'Em-
 » pereur, ni ne sont venus chez nous;
 » mais nous les avons rencontrés plu-
 » sieurs fois sur les chemins de l'en-
 » ceinte; manière assez ridicule de se

» voir. Si l'Empereur ne les reconnaît
 » pas comme commissaires, il n'a jamais
 » refusé de les recevoir comme étrangers.

» Quant au Gouverneur, il ne l'a pas
 » vu depuis le mois d'avril 1816, et vous
 » êtes au fait des raisons que l'Empereur
 » avait de ne pas le recevoir, après les
 » insultes qu'il en avait reçues. Dans cet
 » état de choses, que sir Hudson Lowe
 » se venge, cela n'est pas d'un caractère
 » généreux sans doute; mais cela s'ex-
 » plique. Mais comment le gouvernement
 » peut-il continuer depuis deux ans sa
 » confiance à un homme qui en abuse
 » aussi étrangement?

» Je vous prie donc instamment, et au
 » nom de l'Empereur, de faire connaître
 » la situation des choses à la famille et à
 » ses parens; d'exiger impérieusement
 » qu'aucun d'eux ne vienne accroître
 » ses maux, en venant les partager.

» Vous nous dites que le gouverne-
 » ment anglais nous a abonnés au *Mor-
 ning-Chronicle*. Il en est pour ce journal
 » comme pour le *Times*: on nous l'en-
 » voie en ôtant les numéros qu'il con-
 » vient d'ôter. Ainsi, on nous a envoyé
 » quelques numéros de février, quelques

» numéros de mars; mais on a ôté tous
 » ceux qu'il a plu de soustraire : n'avoir
 » pas une série de journaux, c'est pire
 » que de n'avoir rien.

» Comment nous enverrait-on des
 » livres? lorsqu'aussitôt qu'un *store-ship*
 » arrive, le premier soin du Gouverneur
 » est d'acheter tous les livres qui s'y trou-
 » vent, surtout en français, pour nous
 » priver de les acheter.

» Quant aux brochures que vous nous
 » annoncez, nous n'avons reçu, le douze
 » mars, qu'une caisse dont vous trou-
 » verez ci-joint l'état, ce qui nous fait
 » penser que probablement on aura
 » gardé le reste*.

» J'ai lu cette lettre à l'Empereur, qui
 » en a approuvé le contenu; mais qui a
 » trouvé que j'avais faiblement exprimé
 » tout ce que la conduite qu'on tient à
 » à son égard a de lâche. Il désire que j'y
 » ajoute deux apostilles** qui vous fe-
 » ront connaître quelle est sa pensée tout
 » entière sur l'officier qu'on a préposé à
 » la garde de ce pays. Jusqu'à cette

* Voyez plus bas, page 458.

** Voyez plus bas, pages 460 et 461.

» heure, le traitement du calomelas n'a
 » pas amélioré l'état du foie, et lui a pro-
 » duit d'autres incommodités.

» Recevez, mon cher Las Cases, l'as-
 » surance de mes sentimens affectueux.

» Le comte BERTRAND.»

P. S. Dans le peu de jours qui se sont
 » écoulés depuis que ma lettre est écrite,
 » il s'est passé bien des événemens qui
 » vous prouveront combien notre situa-
 » tion empire tous les jours, loin de s'a-
 » méliorer comme vous paraissez le
 » croire. Vous savez que le capitaine
 » Mackey, officier du 53^e, avait été rem-
 » placé à Longwood, comme officier
 » d'ordonnance, par le capitaine Po-
 » pleton, du même régiment, et celui-
 » ci, à son départ, par le capitaine Blac-
 » keney, du 66^e, officier qui, comme
 » ses prédécesseurs, jouissait de la meil-
 » leure réputation dans son régiment.
 » Dès les premiers jours de son arrivée,
 » il trouva que le gouverneur exigeait de
 » lui des choses bien peu dignes d'un
 » homme d'honneur; mais comme de-
 » puis cela s'est fort accru, il a enfin vi-
 » vement désiré, aussitôt que son année
 » de service dans ce poste avilissant se-
 » rait à son terme, d'en être quitte. On